LE R. P. HENRIOT
DOMINICAIN

LES ORDRES RELIGIEUX
AU POINT DE VUE SOCIAL



Lecture faite au Cercle Ville-Marie
de Montréal.



MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-EDITEURS
20, rue Saint-Vincent

1892

LES

ORDRES RELIGIEUX

AU POINT DE VUE SOCIAL

LE R. P. HENRIOT
DOMINICAIN

LES

ORDRES RELIGIEUX

AU POINT DE VUE SOCIAL



Lecture faite au Cercle Ville-Marie
de Montréal.



MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-EDITEURS
20, rue Saint-Vincent

1892

LES

ORDRES RELIGIEUX

AU POINT DE VUE SOCIAL

Monsieur le Président, [1]

Mesdames et Messieurs,

Entre toutes les institutions sorties du sein de l'Eglise, il en est une contre laquelle on s'applique aujourd'hui à renouveler les attaques, les vexations et les calomnies du siècle dernier : c'est l'Institution monastique. Que n'a-t-on pas dit, que ne dit-on pas chaque jour contre les ordres Religieux? Qui ne sait que des écrivains, des romanciers, dcs journalistes, se faisant l'écho de

(1) M. Ludger Montpetit, bachelier en médecine.

toutes les plates injures de philosophisme et du protestantisme, ont osé dire que les moines sont une lèpre hideuse dont il faut purger le monde, des gens inutiles qui vivent aux dépens du public, et qui ne sont qu'un fardeau pour la société, une honte pour notre XIXe siècle ?

Eh bien ! c'est pour faire justice de tous ces mensonges que je viens vous parler de la nécessité des Ordres Religieux au point de vue social Je pourrais vous énumérer les immenses services qu'ils rendent à la société soit par l'enseignement, soit par la prédication, soit enfin par les diverses manifestations de la charité catholique. Mais tout cela m'entraînerait beaucoup trop loin. Ce sont d'ailleurs des choses si visibles, si palpables, que je crois tout à fait superflu d'y insister. Mais ce sur quoi je voudrais appeler votre attention, c'est leur nécessité par le fait même de leur existence, dans

leurs rapports avec les besoins de notre époque. De quoi notre société a-t-elle particulièrement besoin ? De deux choses : d'abord, elle a besoin d'être pacifiée, car elle est profondément troublée ; ensuite elle a besoin d'être régénérée, car elle est profondément malade. Or, vous allez voir que les Ordres Religieux sont un élément on ne peut plus actif de *pacification* et de *régénération sociales*.

I

Qu'est-ce qui fait le malaise d'une société? Qu'est-ce qui en trouble la paix ? C'est d'abord le déplacement de ses membres. Car la paix, dit St Augustin, c'est la tranquillité de l'ordre, *tranquillitas ordinis ;* et l'ordre à son tour n'est tranquille qu'autant que chacun des éléments qui le composent est à sa place. Prenez un seul des membres

dont l'ensemble constitue la charpente humaine, ôtez-le de sa place naturelle pour lui en assigner une autre à laquelle il n'était pas destiné, et dès lors vous mettez non seulement le membre déplacé, mais le corps tout entier dans un état de dislocation, de malaise et de souffrance. Changez de place encore, si vous le pouvez, un seul de ces globes lumineux qui roulent avec tant d'harmonie sur nos têtes à travers les solitudes du firmament, et soudain la machine du monde va s'abîmer dans un épouvantable cataclysme.

Or, ce qui se passe dans le monde des corps, se passe par analogie dans le monde des âmes. Il y a sur la terre une multitude de créatures humaines que Dieu à prédestinées de toute éternité à la vie religieuse, prédestination qui se révèle par certaines inspirations de l'âme tout à fait indépendantes de la volonté : créatures privilégiées

qui sont faites pour vivre dans la solitude d'un cloître comme le poisson dans l'eau, et qui laissées au milieu du bruit, des agitations et des scandales de ce siècle, deviendront pour elles-mêmes et pour les autres une cause permanente de tourments.

C'est, par exemple, un jeune homme, une jeune fille, dont l'âme tendre et délicate, s'ouvrant de bonne heure à la vertu, n'a jamais été flétrie par le souffle brûlant des passions mauvaises, et qui redoutant de se trouver trop faible en face des enivrements du monde, aspire après une vie de retraite, de silence et de prière, où viendra pour jamais s'abriter son innocence.

C'est un de ces pauvres prodigues, courbé sous le poids de ses fautes, une de ces âmes désenchantées qui a battu tous les chemins de la vie, qui n'a rencontré le bonheur nulle part, et qui sent maintenant le besoin de pleurer ses péchés, d'appuyer sa

tête et son cœur fatigués sur le sein de Dieu, et de livrer son corps aux sanglantes rigueurs de la pénitence. C'est une de ces natures ardentes qui a soif d'immolation, pour laquelle le sacrifice apparaît toujours environné de je ne sais quel séduisant prestige, et qui se trouvant comme à l'étroit dans le monde, n'y rencontrant pas à son gré l'occasion de faire le bien, tourne ses regards vers l'un de ces pieux asiles habités par le dévouement.

Enfin, c'est une de ces âmes généreuses où se trouve profondément gravé le sentiment de l'honneur chrétien, et qui lassée, révoltée de ces inconstances, de ces défections, de ces apostasies dont le siècle d'aujourd'hui nous offre si souvent le spectacle hideux, a besoin de reposer ses yeux attristés sur les exemples touchants de ces hommes et de ces femmes dont la vie est la plus énergique protestation contre les

scandales, et de devenir comme eux l'un des champions infatigables de la vertu.

Voilà tout autant de créatures humaines pour lesquelles le monde n'est pas fait et qui ne sont point faites non plus pour le monde. Les priver à tout jamais de cet élément monastique vers lequel elles soupirent, c'est en faire des êtres déplacés, dévoyés, c'est les rendre victimes de la plus cruelle des oppressions, c'est les condamner à une sorte d'exil perpétuel, et entretenir par conséquent au sein de la société des germes permanents de malaise et d'irritation ; car un être ne souffre jamais seul, sa souffrance se fait toujours plus ou moins sentir à d'autres êtres que lui.

Mais laissez-les, ces âmes, laissez-les satisfaire cet irrésistible besoin de solitude qui les tourmente, laissez-les venir s'abriter sous la voûte hospitalière de nos cloîtres, y jouir de cette modeste et paisible exis-

tence qui ne fait de mal à personne, laissez-les savourer en paix, les âpres voluptés de la pénitence, tremper leurs lèvres altérées à la coupe du sacrifice ; et soudain ces âmes se dilatent, elles respirent, elles retrouvent la vie ; comme ces fleurs qui s'étiolent et courbent tristement leur tige quand elles sont transplantées sous un ciel étranger, mais qui reprennent aussitôt leur antique fraîcheur quand elles viennent à s'épanouir aux rayons de leur soleil natal.

En un mot, ces âmes sont heureuses. Et que voulez-vous de plus ? N'est-ce donc rien que d'être heureux, content de son sort ? Le bonheur collectif ne se compose-t-il pas, après tout, de bonheurs individuels ? Tout individu qui se dit et se croit heureux, et qui l'est en effet sans rien enlever, ni rien envier à qui que ce soit, n'est-il pas à lui seul un élément inappréciable de la prospérité sociale ?

Eh bien ! quand les Ordres religieux ne serviraient qu'à cela déjà, qu'à rendre heureuses des âmes qui ne le sont pas, qu'à donner un refuge aux cœurs désespérés, qu'à retirer du milieu du monde les passions qui le bouleversent, pour les changer en vertus paisibles et bienfaisantes, ne leur suffirait-il pas de cette utilité pour bien mériter de la société et de la patrie, et les venger des accusations dont on les poursuit ?

Un auteur a dit, en parlant de Robespierre : "Si cet homme eut été couvert "d'un froc au lieu d'une robe d'avocat, "peut-être quelque profond philosophe "eût dit en le voyant passer : A quoi sert "cet homme-là ? On a su depuis en quoi "son absence eût été un bienfait pour son "pays."

Qu'est-ce qui fait encore le malaise d'un peuple ? c'est l'impuissance où l'on est de

satisfaire toutes les prétentions de ceux qui aspirent aux divers emplois de la société ; car cette impuissance engendre nécessairement des mécontents, et rien n'est fatal pour une nation comme de nourrir des mécontents dans son sein. Tôt ou tard à l'heure des grandes crises, vous êtes sûrs de les rencontrer parmi les émeutiers et les faiseurs de barricades. Oui, l'impossibilité d'assouvir nos ambitieux, voilà surtout ce qui empêche une nation d'asseoir son repos, et les révolutions qui la remuent ne sont souvent que l'explosion stérile de la colère des vanités mécontentes contre les vanités satisfaites.

Or, n'est-ce pas ce dont nous sommes à chaque instant menacés ? Voyez en effet, on se plaint partout en disant qu'il n'y a pas assez de travail pour tout le monde, que toutes les places sont occupées, que la concurrence s'étend sur tous les points, que le

nombre des solliciteurs augmente sans cesse, que pour un emploi qui vient à vaquer il se présente une foule de prétendants qui tous font valoir les meilleures raisons pour établir qu'ils en sont dignes, et qui néanmoins sont congédiés avec des espérances, en attendant que vienne la réalité. Et trop souvent, la seule réalité qui leur est venue c'est la vieillesse, la déception, la mort et le cercueil.

On cherche un moyen de refouler vers sa source, ou du moins de contenir dans de justes limites ce torrent d'ambitions qui déborde de toutes parts ; on voudrait trouver un frein à cette levée menaçante de prétentions rivales. Ce frein, Mesdames et Messieurs, savez-vous où il est ? il est surtout au fond de nos couvents. Tous ces hommes, en effet, qui, touchés de la grâce, vont s'ensevelir dans la solitude d'un cloître, ne sont-ce pas autant de concurrents, qui se retirent

de toutes les carrières, et qui font de la place à d'autres ? Toutes ces Religieuses qui renoncent au mariage, ne sont-ce pas autant de rivales qui disparaissent au grand contentement de celles qui ne peuvent se résigner à jouer le rôle de vieilles filles ?

Chaque vocation monastique n'est-elle pas un désir réprimé qui désormais ne nuira plus à personne ? Chaque privation n'est-elle pas un renoncement volontaire en faveur de ceux qui n'ont pas la force de se contenter de leur partage ? Oui, Mesdames et Messieurs, ceci est vrai à la lettre, et de l'aveu même de nos économistes modernes, les jeûnes, les abstinences, les mortifications de tout genre des Chrétiens et des Religieux profitent au reste de l'humanité, et la part légitime d'aisance et de bien-être qu'ils se refusent à eux-mêmes revient inévitablement aux autres hommes moins sobres,

moins détachés des besoins et des exigences du corps.

O ! vous, Messieurs, s'il en est ici, qui aspirez aux honneurs de la politique, de la magistrature ou du génie, ou même simplement aux richesses et aux jouissances de la vie matérielle, gardez-vous bien de jamais demander la suppression des familles monastiques. Le retour de tous les moines au milieu de vous augmenterait votre nombre déjà si effrayant. Vous serez bien avancés, n'est-ce pas, quand vous verrez tous ces convives affamés réclamer leur place au banquet de notre pauvre société où l'on se plaint déjà d'être si serré. Leur retraite vous a débarrassés de leurs droits, de leur rivalité, peut-être même de leur supériorité. Laissez-leur donc la liberté de se sacrifier et de travailler pour vous en silence et sans aucune arrière-pensée d'intérêt. Et n'oubliez pas que beaucoup

d'entre eux, s'ils l'eussent voulu, auraient pu tout aussi bien que qui que ce soit, se faire une place honorable au soleil du pays.

II

De tout temps il a été constaté que trois grandes plaies morales germent dans les bas-fonds de la société et y engendrent tous les maux dont elle est la victime : c'est la cupidité, c'est le sensualisme, c'est l'esprit d'indépendance. Mais, il faut bien le dire, cette triple perversité a pris de nos jours des proportions beaucoup plus effrayantes qu'à toute autre époque de notre histoire.

Oui, aujourd'hui plus jamais, les hommes sont cupides, ambitieux, mécontents de leur sort. Ne voit-on pas sur tous les points du territoire le fils rougir de la condition de son père, l'enfant du peuple

aspirer à sortir de la sphère obscure où la Providence l'avait fait naître ? Ne voit-on pas les états les plus honorables dédaignés parce qu'ils ne sont pas assez rétribués ? Du reste, il n'y a là rien d'étonnant : tout est promis, tout est donné à la fortune, non seulement les avantages matériels de la vie, mais l'influence politique, les honneurs, la supériorité sociale et jusqu'à l'estime. De là nécessairement l'amour de l'or, et pour arriver à cette possession si précieuse, tant de fraudes qui se heurtent entr'elles, tant d'intrigues qui se croisent et se déconcertent réciproquement, la guerre partout, entre les fils de la même patrie, entre les enfants d'une même famille, chacun cherchant dans la ruine des autres sa propre élévation, chacun s'efforçant de ravir à son frère la jouissance d'un bien qui, cependant, quoi qu'on fasse, ne peut appartenir à tous à la fois.

Non seulement les hommes d'aujourd'hui sont cupides, ils sont de plus d'un sensualisme effréné. Ne dirait-on pas, en effet, à voir ce qui se passe autour de nous, que la suprême félicité de l'homme se trouve dans les basses satisfactions de la chair ? Que ne fait-on pas pour elle ? Pour délecter ses yeux, on court au spectacle ; pour charmer ses oreilles on vole au concert ; pour procurer à son palais des sensations plus ou moins agréables on met à contribution les terres et les mers ; pour orner son corps on ne pense qu'au luxe et à la toilette, on fait d'un vêtement qui doit être bientôt étrenné la pensée du jour et le rêve de la nuit ; pour satisfaire le sens dépravé on se plonge sans aucune retenue dans toutes les impudeurs. Partout des désordres inouis, des infamies qui font rougir et que la langue ne peut nommer ; partout des jeunes gens et des jeunes filles qui

semblent attendre que la fleur de l'adolescence se soit épanouie sur leur front pour la flétrir dans la honte du vice ; partout des hommes et des femmes arrivés à la maturité de l'âge, et qui sans respect pour les serments les plus sacrés, foulent aux pieds la chasteté conjugale ; partout, le dirai-je ? des vieillards qui jusque sous leurs cheveux blancs cachent encore de criminelles convoitises ; partout, en un mot, le règne de la volupté, idole insatiable à laquelle on sacrifie impitoyablement sa fortune, sa santé, sa réputation, sa conscience, son éternité, son Dieu, l'innocence des vierges et l'honneur des familles.

Après la cupidité et la volupté vient l'esprit d'indépendance et d'insubordination ? Où est aujourd'hui le respect de l'autorité, soit dans la société civile, soit dans la société religieuse, soit dans la société domestique ? n'a-t-on pas entendu des hommes qui

ont osé dire dans notre siècle : " Nous ne
" voulons pas de maître au-dessus de nous,
" nous sommes nous-mêmes nos maîtres,
" nous voulons dominer." Ne les a-t-on pas vu chercher à renverser tout ce qui leur était supérieur, afin d'être eux-mêmes supérieurs à tout, et de contempler, si c'était possible, l'univers couché à leurs pieds ? N'a-t-on pas vu, ne voit-on pas encore tous les jours l'autorité la plus sacrée qui soit au monde, la plus haute expression du commandement et du droit, discutée, attaquée, méprisée ?

Et dans la famille, qu'est devenue l'autotité paternelle et maternelle ? Sont-ils nombreux ceux qui se croient encore obligés de respecter sérieusement leur père et leur mère dès qu'ils ont atteint leur vingtième année ? De quinze à vingt ans même, où est l'obéissance filiale ? Oui, Mesdames et Messieurs, de toutes parts le culte de l'au-

torité s'en va. Et pourquoi ? c'est parce que nous n'en voyons que le côté odieux et pénible à notre nature si éprise de son indépendance ; c'est parce que nous ne voyons pas derrière l'autorité participée des créatures l'autorité infinie de Dieu.

Tel est notre siècle, c'est un siècle cupide, sensuel, indépendant. Eh bien ! contre ce triple fléau, il faut une protestation et surtout une réaction, non pas une réaction platonique, mais une réaction véritablement efficace : sans cela nous sommes condamnés à périr et à périr misérablement. Or, par quel moyen pourrons-nous opérer cette réaction ? Est-ce par le glaive ? mais le glaive est impuissant à établir dans le monde le règne de la vertu, parce qu'il ne represente que la force physique, et que la force physique, après tout, c'est de la poussière. Est-ce avec des lois ? mais qu'est-ce que la loi humaine pour ceux qui se font un jeu

des lois de l'Eglise et de Dieu ? Est-ce par la parole ? oh ! sans doute l'apostolat de la parole a de la puissance, c'est incontestable ; mais encore faut-il qu'on vienne nous entendre ; et n'arrive-t-il pas trop souvent que ceux-là même qui auraient le plus besoin d'être prêchés, ne franchissent jamais le seuil de nos temples ?

De quel moyen donc userons-nous ? le moyen, Mesdames et Messieurs, le plus puissant, le plus efficace de tous, le voici : c'est la protestation de l'exemple, c'est de pratiquer ce que l'Evangile a de plus parfait et de plus difficile ; c'est de s'attacher, autant que le permet la faiblesse humaine, à réaliser dès ici-bas la perfection chrétienne, laquelle est encore, quoi qu'on en dise, la raison dernière de toute civilisation et de tout progrès, même dans l'ordre matériel ; en d'autres termes, c'est d'opposer aux trois grandes passions que nous venons de signa-

ler les trois vertus qui leur sont diamétralement contraires ; à la cupidité, la pauvreté volontaire ; à la volupté, la continence parfaite ; à l'insubordination, l'obéissance la plus absolue.

Par là et par là seulement vous réagissez d'une manière efficace contre le scandale, vous protestez énergiquement contre la perversité du siècle et le forcez à croire à la possibilité du renoncement et du sacrifice ; par là vous empêchez l'iniquité de déborder sur la terre, et vous donnez un solennel démenti à tous ces caractères pusillanimes qui prétendent que la morale évangélique est au-dessus des forces humaines et chrétiennes.

Il est donc de la plus haute importance sociale que dans un siècle où la passion de l'argent a si souvent le triste privilège d'étouffer dans les âmes les plus nobles aspirations, où la cupidité est en quelque

sorte arrivée à son paroxisme de développement, il y ait des hommes qui renoncent à tout jamais et de la manière la plus radicale aux biens qui les attendaient dans le monde, qui fassent l'abdication la plus totale et la plus spontanée de leurs droits de propriété jusqu'à ne posséder pas même la méchante robe de bure qu'ils portent sur leurs épaules ; qui adoptent, en un mot, qui épousent la sainte pauvreté comme étant ce qu'il y a de plus grand et de plus royal ici-bas

Oui, cette protestation est indispensable, parce qu'après tout l'homme n'est pas fait pour consumer sa vie à amasser, à amasser encore et toujours, et que si personne n'était là pour s'opposer à son insatiable ambition, il en viendrait bientôt à perdre tout sentiment de sa dignité personnelle, à concentrer dans la matière son intelligence, son cœur, toutes ses facultés, et à se per-

suader qu'aucune autre destinée ne l'attend par delà le tombeau.

Il est donc en second lieu de la plus haute importance sociale que dans un siècle voluptueux, charnel, qui ne rêve que ce qui peut flatter, satisfaire et réhabiliter la chair, où l'on n'aperçoit de toutes parts que du raffinement de sensualité, des audaces païennes dont s'effraie la décence la plus vulgaire, il y ait des hommes qui s'imposent l'obligation de vivre chastes, qui fassent une guerre incessante à tous les désirs impérieux de la chair et des sens, qui flagellent leur corps, qui le crucifient au lieu de le caresser, et montrent par là que l'homme peut toujours quand il le veut, triompher de ses tyranniques exigences.

Si la pénitence ne trouvait quelque part un abri. n'arriverions-nous pas à en voir disparaître du milieu de nous jusqu'aux derniers vestiges ? Si le célibat religieux n'exis-

tait pas, la vertu de chasteté ne serait-elle pas bientôt regardée comme une vertu tout à fait impossible, et rangée au nombre des chimères ? L'homme ne retomberait-il pas bientôt dans les hontes du paganisme ? N'a-t-on pas dit avec raison : " Quand quelques " hommes donnent tout à leurs sens il faut " que d'autres leur refusent tout. Quand " la volupté a ses autels, il faut que la chas- " teté ait ses martyrs."

Il est donc en troisième lieu de la plus haute inportance sociale que dans un siècle qui ne respire que l'indépendance et l'insubordination, pour qui le respect de toute règle et l'obéissance à la loi sont regardés comme une faiblesse de caractère, il y ait des hommes qui montrent aux peuples le persévérant et salutaire exemple de l'obéissance et du respect, qui fassent le sacrifice le plus complet de leur liberté, qui s'engagent à porter toute leur vie le joug d'une

sévère discipline, et à n'avoir plus désormais d'autre volonté que la volonté d'un autre homme dans lequel ils aimeront à contempler la vivante image de Dieu et à lui obéir en toutes choses avec la docilité d'un enfant.

Il faut en un mot une institution qui maintienne invinciblement le grand principe de l'autorité et le mette en pratique avec une inviolable fermeté. Car, après tout, le respect de l'autorité c'est la cheville ouvrière de toute société ; elle est au monde moral ce que le ciment est à l'édifice, ce que la sève est à l'arbre, ce que le cœur est à l'organisme humain, ce que le soleil est à la nature tout entière, c'est-à-dire la condition de toute vie, de toute durée, de toute stabilité.

Eh bien ! Messieurs, ce triple renoncement aux biens matériels de ce monde, aux plaisirs de la chair, aux charmes de l'indé-

pendance, érigé en association, en institution, constitue précisément ce que nous appelons la vie religieuse. Ainsi donc la vie religieuse n'est autre chose qu'une protestation vivante, efficace et permanente contre la perversité humaine, une réaction chaque jour renouvelée contre tout ce qui rabaisse et énerve l'homme, une aspiration perpétuelle vers tout ce qui plane sur la vie terrestre et la nature déchue. Or, dites-moi, n'est-ce rien que tout cela ? N'est-ce rien que de donner à la terre la plus grande, la plus noble des leçons en lui montrant jusqu'où l'homme peut atteindre sur les ailes de l'amour épuré par le sacrifice ? N'est-ce rien que de proclamer à chaque jour de sa vie le triomphe des instincts les plus généreux de la nature humaine sur les sens et sur les passions ? N'est-ce rien que de manifester au monde de la façon la plus éclatante, l'action de Dieu sur les âmes et l'iné-

puisable fécondité de cette sève mystérieuse et divine qui ne cesse de circuler dans l'Eglise et d'y faire germer à chaque pas les héros et les saints ? N'est-ce rien enfin que d'éloigner de nos yeux et de nos cœurs la douleur d'assister à l'apostasie générale de la vertu ?

Ah ! sachez-le bien, Messieurs, quelques efforts qui fasse l'impiété contemporaine pour rendre les moines odieux et ridicules, il reste et il restera éternellement démontré qu'ils sont encore, après tout, les vrais sages de l'humanité. Ne servissent-ils qu'à nous enseigner par le renoncement volontaire comment l'homme doit accepter le dépouillement forcé, qu'à nous prouver qu'il n'y a pas de passions invincibles, et que l'homme peut redevenir le maître de son cœur, toutes les fois qu'il veut écouter la voix de sa conscience, nous aurions le droit de répéter ce que nous disions tout à l'heure, à savoir,

qu'ils méritent bien de la société et contribuent plus efficacement que tous leurs insulteurs à l'œuvre générale de la civilisation chrétienne et de la moralisation des masses.

Voilà comment les Ordres Religieux sont tout à la fois pour la société un élément de *pacification* et de *régénération*. Aussi Dieu ne permettra-t-il jamais qu'ils disparaissent totalement du milieu de nous. Au siècle dernier, des hommes armés de tous les moyens de destruction ont tenté cette œuvre impie et satanique. Tout ce qui tenait alors la plume ou maniait la parole vomissait l'injure contres les moines et distillait sur eux un venin de serpent. Leurs fondateurs, leurs constitutions, leur costume, tout avait été ridiculisé ; leurs bibliothèques avaient été brûlées, leurs saintes retraites démolies ou transformées en casernes, en prisons, en manufactures, que sais-je en-

core ? Ils semblaient avoir disparu pour jamais de la face de la terre ; déjà l'impiété triomphante les regardait comme des espèces perdues, tout en s'enrichissant de leurs dépouilles. Eh bien ! qu'a-t-on vu ? On les a vus revenir, on les a vus, s'abritant sous le prestige de ce grand homme tout particulièrement suscité de Dieu pour cette œuvre de résurrection, et dont je m'estime heureux et fier d'être le modeste disciple, on les a vus reprendre leur place au soleil du pays, et l'on a pu se convaincre, une fois de plus, que les moines sont une race éternelle qui renaît de ses cendres, et retrouve la vie jusque dans le tombeau.

Montréal, Cercle Ville-Marie, 30 Mars 1891.